3 1761 04215 5614

Caigniez, Louis Charles
Le mandarin Hoang-Pouf

PQ
2203
C33M3

Caignez et Louis.

Le mandarin Hoang Pouf.

1821

LE MANDARIN

HOANG-POUF,

OU

L'HOROSCOPE,

FOLIE EN UN ACTE,

PAR MM. CAIGNIEZ ET LOUIS;

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre de la PORTE-SAINT-MARTIN, le 5 mai 1821.

Prix : 1 fr. 25 c.

PARIS,

AU DÉPOT GÉNÉRAL DES PIÈCES DE THÉATRE,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

Editeur des Œuvres de PIGAULT-LEBRUN et de PICARD,

PALAIS ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N. 51.

1821.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
HOANG-POUF, grand mandarin, vice-roi de Chékiang.....	M. *Potier.*
KANG-CHOU, visir d'Hoang-Pouf...	M. *Pascal.*
YAO, chef des eunuques.....	M. *Vissot.*
ZIMAR, bramine.....	M. *Thérigny.*
NADIR, jeune chinois, fils du précédent visir Zamti.....	M. *Félix.*
OALI, jeune chinoise, aimée de Nadir..	Mlle *Adeline.*

Gardes, Esclaves, Muets.

Femmes d'Hoang-Pouf, Danseuses.

PQ
2203
C33M3

La scène est à Chékiang, en Chine, dans le palais d'Hoang-Pouf.

LIBRARY
AUG 11 1969
UNIVERSITY OF TORONTO

LE MANDARIN HOANG-POUF,

FOLIE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente un beau jardin chinois, il y a sur la droite du spectateur un berceau en treillage.

SCÈNE PREMIÈRE.

KANG-CHOU, YAO.

YAO.

Salut au digne visir du sublime vice-roi de Chekiang, du puissant mandarin Hoang-Pouf.

KANG-CHOU.

Bon jour, bon jour, Yao, fidèle gardien des beautés de son harem. Le Mandarin est-il levé ?

YAO.

Pas encore, seigneur Kang-Chou ; il s'est couché tard, fort inquiet d'une légère indisposition qu'il a ressentie dans la soirée ; mais vous savez comme il tient à la vie.

KANG-CHOU.

Oui, oui, je sais... Dis-moi, Yao, sais tu d'où venait l'humeur que je lui ai vue hier toute la journée?

YAO.

C'est la petite Oali qui en avait été cause, et cela parce qu'elle ne paraît pas du tout disposée à répondre à la passion qu'elle lui a inspirée.

KANG-CHOU.

Ah! ah! tu veux parler de sa dernière acquisition. Oali est donc bien jolie ?

YAO.

Peste, c'est aujourd'hui la perle du harem. Hoang-Pouf en dessèche d'amour, il l'adore.

KANG-CHOU.

Fort bien, j'étais venu pour lui parler de Nadir, le fils de Zamti, mon prédécesseur.

YAO.

Ah! oui, de celui que vous avez si adroitement renversé pour vous mettre à sa place. Comment Nadir a-t-il osé revenir à Chekiang après la disgrâce de son père?

KANG-CHOU.

Depuis quelques mois le père est mort dans son exil; le fils est revenu, et il a tenu contre le vice-roi de ces propos qu'il ne pardonne jamais.

YAO.

Contre Hoang-Pouf! juste ciel! ma foi je plains le jeune homme; sa tête est en grand danger, car Hoang-Pouf ne badine pas.

KANG-CHOU.

Non, certes, aussi je suis tranquille de ce côté; mais Nadir n'est pas le seul que je voudrais voir loin de ces lieux.

YAO.

Qui donc encore?

KANG-CHOU.

C'est Zimar, cet étranger, ce bramine qui nous est arrivé là, du fond de l'Indoustan, pour se trouver toujours sur mon chemin, et me contrarier.

YAO.

Ah! seigneur, gardez-vous d'en dire du mal. C'est un homme qui connaît toutes les étoiles et qui lit dans le ciel aussi couramment que je le fais, moi, sur mes contrôles des femmes du harem.

KANG-CHOU.

Tant pis. Je me méfie des gens qui en savent si long.

YAO, *avec mystère.*

Tenez, seigneur Kang-Chou, il faut que je vous dise: mais, chut! au moins. Je sais que depuis trois jours Zimar travaille secrètement à l'horoscope de notre souverain maître. Je l'ai surpris, ce matin, traçant sur du papier, avec un compas, une multitude de ronds, de lignes, de croix, avec des chiffres et d'autres figures bizarres.

KANG-CHOU.

Et tu crois qu'il s'agit d'un horoscope?

YAO.

J'en suis sûr. Hoang-Pouf veut savoir s'il vivra longtems; car c'est toujours là ce qui l'inquiète.

KANG-CHOU.

Oui, et c'est cette inquiétude qui le rend si exact à observer toutes les pratiques de notre culte, surtout depuis qu'il a failli se noyer dans le lac un jour qu'il avait laissé sonner tout entier l'air du carillon de la pagode de Boud-dha, sans songer à s'acquitter de son devoir.

YAO.

Aussi, maintenant quelqu'affaire qui l'occupe, quand ce carillon sonne, il quitte tout pour n'y pas manquer.

KANG-CHOU.

Mais son horoscope qu'il veut connaître! cela me fait trembler! La science du bramine pourrait bien me jouer un vilain tour; je sais qu'il ne m'aime pas.

YAO.

Silence, seigneur. (*On entend chanter de loin*). Hoang-Pouf est levé. Voilà les chants accoutumés dont ses fidèles esclaves saluent tous les matins son réveil. Bon! il vient ici.

SCÈNE II.

Les Précédens, HOANG-POUF, Noirs et autres Esclaves.

LES ESCLAVES *chantent*.

Vive Hoang-Pouf, cet astre du Chékiang!
Sitôt qu'il ouvre sa paupière,
Sur nous éclate sa lumière.
Chantons, répétons, vive Hoang...

HOANG-POUF, *criant*.

Paix!

LES ESCLAVES.

Vive Hoang....

HOANG-POUF *criant plus fort*.

Paix donc! par le dieu *Fo*, si quelqu'un achève... (*On se tait.*) A la bonne heure. Certainement il m'est très-agréable d'entendre répéter, tous les matins, à mon réveil, que je suis l'astre du Chékiang et que mes yeux répandent sur vous la lumière. Mais aujourd'hui j'ai autre chose en tête et je vous ordonne de vous taire. M'avez-vous

entendu. (*Toutes les têtes se baissent par un mouvement simultané.*) Eh bien ! allez-vous en.

Tous les esclaves sortent.

SCÈNE III.

KANG-CHOU, HOANG-POUF, YAO.

Hoang-Pouf s'avance absorbé dans ses réflexions. Il s'arrête pour regarder alternativement Kang-Chou et Yao, puis continue de s'avancer.

KANG-CHOU, *s'approchant.*

Seigneur, je venais vous faire part d'une nouvelle....

HOANG-POUF.

Attends, Kang-Chou : avant que de te parler, j'ai quelque chose à me dire. Ton tour après moi, si tu le trouves bon.

Kang-Chou s'incline et s'éloigne de quelques pas, pour rester, ainsi qu'Yao, à une distance respectueuse.

HOANG-POUF, *à lui-même, sur le devant.*

Tu es amoureux, Hoang-Pouf. A quoi penses-tu d'aimer cette friponne d'Oali qui a toujours l'air de se moquer de toi? Oh ! mais j'espère que mon horoscope va m'apprendre aujourd'hui si la petite espiègle doit bientôt cesser de me tenir rigueur. (*Se retournant.*) Yao?

YAO.

Seigneur...

HOANG-POUF.

Appelle Zimar.

KANG-CHOU, *se rapprochant.*

Seigneur, je venais....

HOANG-POUF, *à Kang-Chou.*

Tout-à-l'heure.

YAO.

Seigneur, je le vois qui vient de ce côté.

HOANG-POUF.

Ah ! bon. Laisse-nous.

Yao sort.

SCÈNE IV.

ZIMAR, HOANG-POUF, KANG-CHOU.

ZIMAR.

Salut au puissant, au sublime mandarin Hoang-Pouf.

HOANG-POUF.

Profond puits de science, source intarissable de... de toutes sortes de choses, je reçois ton salut. (*le tirant à l'écart.*) Eh bien! Zimar, as-tu... (*à Kang-Chou.*) Eloigne-toi un peu, Kang-Chou.

KANG-CHOU, *à part.*

Ce maudit étranger finira par me perdre.

HOANG-POUF, *à demi-voix, à Zimar.*

A quoi en sommes-nous de mon horoscope?

ZIMAR.

Je crois bientôt le tenir; mais, pardon, Seigneur, je vois encore entre votre étoile et vous certain brouillard.

HOANG-POUF.

Un brouillard! Débrouille-moi cela bien vîte, je t'en prie. Je veux que mon étoile soit claire et nette.

ZIMAR.

Elle le sera.

HOANG-POUF.

Bien, bien. (*à Kang-Chou.*) Kang-Chou, tu peux te rapprocher. Qu'avais-tu à me dire? (*A Zimar.*) Claire et nette.

KANG-CHOU.

Seigneur, je venais vous annoncer que Nadir, le fils de Zamti, avait depuis quelques jours reparu dans Chekiang.

HOANG-POUF.

Le fils du traître Zamti, mon ancien visir, que j'ai chassé, il y a deux ans.

ZIMAR, *à part.*

Le fils de Zamti!

KANG-CHOU.

Le juge de police, averti d'un rassemblement où Nadir se permettait contre vous, seigneur, des discours abominables, l'a fait arrêter hier au soir.

ZIMAR, *à part.*

Arrêter!

HOANG-POUF.

Le juge a bien fait. Et qu'avait pu dire ce misérable contre moi ?

KANG-CHOU.

Par une inconcevable audace, après vous avoir taxé d'injustice envers son père, il a été jusqu'à dire et répéter à plusieurs reprises, que vous étiez... O sublime mandarin, je n'oserai jamais.

HOANG-POUF.

Ma sublimité t'ordonne de poursuivre. Qu'est-ce que j'étais, selon lui?

KANG-CHOU.

Pardon, si je....

HOANG-POUF, *avec colère.*

Qu'est-ce j'étais selon lui ?

KANG-CHOU.

Ce que je suis, selon vous, chaque fois qu'il vous plaît de croire que je n'ai pas le sens commun.

HOANG-POUF.

Mais tu es un sot, dans ces cas-là !

KANG-CHOU.

C'est juste le mot qu'il a dit, seigneur.

HOANG-POUF.

Et ce n'était pas de toi qu'il parlait?

KANG-CHOU.

Lumière du Chékiang, c'était de vous.

HOANG-POUF.

Mais c'est incroyable! Que Nadir soit amené devant moi. Conçoit-on cette insolence? Revenir ici tout exprès pour dire que je suis un s... Qu'en penses-tu, Zimar?

ZIMAR.

Il a eu tort; on ne dit pas ces choses-là.

HOANG-POUF.

Non, certainement on ne les dit pas. Aussi le fils de Zamti paiera cher son audace. Ecoute, Kang-Chou.

Il lui parle à l'écart.

ZIMAR, *à part.*

Cachons-leur que Zamti fut mon ami, et que je ne

suis ici que dans le dessein de le venger du traître Kang-Chou.

HOANG-POUF, *à Kang-Chou.*

Oui, oui, mes muets feront le reste.

ZIMAR, *à part.*

Ses muets ! comment sauver ce jeune homme?

HOANG-POUF, *à Kang-Chou.*

Allons, va, dépêche-toi.

Kang-Chou sort.

SCENE V.

ZIMAR, HOANG-POUF, ensuite YAO.

HOANG-POUF, *à lui-même, après avoir quitté Kang-Chou.*

Ah! je suis un sot, à son avis.

ZIMAR, *à part.*

J'imagine un moyen.

HOANG-POUF, *de même.*

Le misérable ! c'est bon, c'est bon, il ne le portera pas loin. (*Appelant.*) Yao !

YAO, *paraissant.*

Seigneur.

HOANG-POUF.

Oali et ma pipe (*A Zimar, quand Yao s'est retiré.*) Mon cher Zimar, je ne serai pas fâché que tu la voies.

ZIMAR.

Votre pipe, seigneur?

HOANG-POUF.

Eh non, Oali Je demande aussi ma pipe, parce que, vois-tu, c'est un maintien .. c'est...et puis, je ne sais pas pourquoi; mais chaque fois maintenant que je fais l'amour, je fume assez volontiers.

ZIMAR.

Je conçois cela, seigneur.

HOANG-POUF.

Oali me tourmente; mais, c'est égal, elle me plaît, et cela ne t'étonnera plus quand tu la verras : c'est une gentillesse, une grâce ! elle est... elle a... enfin j'en raffole. (*Bruit dans la coulisse.*) Quel est ce bruit? Ne

serait-ce pas mon jeune homme qu'on amène? Justement, c'est cela, c'est Nadir.

ZIMAR, *à part.*

En effet, je crois le reconnaître.

YAO, *apportant une longue pipe.*

Seigneur, voici votre pipe et...

HOANG-POUF.

Laisse-moi donc tranquille... j'ai bien besoin en ce moment... Va-t-en. (*Yao sort.*) Vient il donc? (*regardant vers la coulisse.*) Eh! mais, on dirait qu'il se fait prier pour approcher.

ZIMAR, *à part.*

Allons, il faut travailler à sa défense. (*Haut.*) Seigneur, permettez que, pendant ce tems-là, j'aille dans la solitude de ce bosquet, terminer les calculs qui doivent m'éclaircir votre horoscope.

HOANG-POUF.

Oui, va, mon ami, et songe à mettre un terme à mon impatience; dissipe le brouillard.

ZIMAR.

Je ne vous ferai pas long-tems attendre. (*à part.*) Ne nous éloignons pas, pour rester à portée de venir secourir Nadir et perdre Kang-Chou.

Il sort.

HOANG-POUF, *revenant sur le devant.*

Le voici. Nous allons voir s'il dira encore...

SCENE VI.

KANG-CHOU, HOANG-POUF, NADIR, un Officier, Gardes, ensuite ZIMAR.

NADIR, *à l'Officier et aux gardes qui l'amènent.*

Oui, oui, je le répète, je n'ai dit que la vérité.

KANG-CHOU.

Vous l'entendez, seigneur, il a dit la vérité.

HOANG-POUF.

Comment, comment, la vérité.

KANG-CHOU.

Selon lui, seigneur...

HOANG-POUF, *à Nadir.*

Malheureux!

NADIR.

Eh bien, qu'on me fasse mourir.

HOANG-POUF.

Ah! traître, tu sais donc ce que tu as mérité. Certainement mon intention n'est pas de te faire languir; mais je suis curieux auparavant d'entendre tes raisons.

NADIR.

Mes raisons, peux-tu les ignorer?

HOANG-POUF.

Oui, je le peux. Qui est-ce qui m'en empêcherait?

NADIR.

Tu as chassé mon père qui te servait bien, tu l'as fait mourir de chagrin dans l'exil, pour donner sa place à ce coquin-là.

KANG-CHOU.

Ah! par exemple, voilà....

HOANG-POUF, *à Kang-Chou.*

Laisse-le donc dire. (*A Nadir.*) A ce coquin-là, après.

NADIR.

A l'homme le plus perfide, le plus inepte, le plus....

KANG-CHOU.

Comment, seigneur, vous souffrez....

HOANG-POUF, *à Kang-chou.*

Le plus inepte, le plus... laisse donc, laisse donc. (*A Nadir.*) Continue.

NADIR.

Le plus indigne, enfin, du rang auquel tu l'as élevé.

HOANG-POUF.

Bien. Est ce tout?

NADIR.

Depuis qu'il gouverne en ton nom, n'est-il pas inouï que, dans tes états, les brigands, les pirates viennent impunément enlever les femmes et les filles? Faut il que j'aie ainsi perdu la bien-aimée de mon cœur, celle sans qui je ne peux plus vivre?

HOANG-POUF. *Zimar reparaît dans le fond et écoute.*

Ecoute donc, l'ami. Si l'on enlève des filles dans mes états, c'est qu'elles sont jolies apparemment, c'est donc leur faute et non la mienne. Quant à ton père, si je l'ai chassé, c'est que c'était mon bon plaisir.

NADIR.

J'ai donc eu raison de dire que tu étais un....

HOANG-POUF, *l'interrompant.*

Hé! (*A Kang-Chou.*) Je crois, Dieu me le pardonne, qu'il allait encore le répéter. (*A Nadir.*) Misérable!

ZIMAR, *à part.*

Si je pouvais prévenir Nadir. (*S'approchant*). Qu'est-ce donc, seigneur?

HOANG-POUF.

Ah! Zimar, j'étouffe de colère.

NADIR, *à part.*

Zimar! l'ami de mon père!

On entend dans le lointain un carillon jouer un air.

HOANG-POUF.

Où sont mes muets? va, Kang-Chou, va promptement les chercher. (*Kang-Chou sort.*) A-t-on jamais vu un drôle comme celui-là? oser me dire en face...

ZIMAR, *l'interrompant vivement.*

Seigneur?

HOANG-POUF.

Qu'est-ce que c'est?

ZIMAR.

Vous n'entendez pas?

HOANG-POUF.

Ah! mon dieu! le carillon de la grande pagode! je n'aurai jamais le temps... (*Il s'éloigne avec l'air de marmoter une prière, puis s'interrompt un instant pour s'adresser à Nadir.*) Attends, attends, cela ne sera pas long.

Il achève de sortir, tandis que le carillon continue de sonner.

SCENE VII.

ZIMAR, NADIR, Gardes.

ZIMAR.

Non, jeune homme, cela ne sera pas long; le tems seulement qu'Hoang-Pouf met à réciter sa courte prière, en marchant vers l'orient. Mais, dis moi, trop coupable

Nadir.... (*Aux gardes.*) Eloignez-vous un peu, que je l'interroge comme votre maître vient de me le prescrire. Je réponds de lui.

Les gardes se retirent dans le fond.

NADIR.

Que me veux-tu, Zimar?

ZIMAR, *à demi-voix.*

Te sauver.

NADIR.

Qui t'a conduit ici?

ZIMAR.

Le désir de venger mon ami Zamti; mais nous n'avons qu'un instant, écoute-moi sans me répondre. (*Rapidement.*) Tu n'as rien à craindre d'Hoang-Pouf, j'ai su lui donner de moi l'idée d'un être supérieur, et je le domine entièrement. C'est en vain qu'il veut te punir, je le ferai changer de résolution; ne t'effraie de rien, ne t'étonne de rien; fais sans hésiter tout ce que tu m'entendras te prescrire; avant que cette journée se passe, je veux te voir aussi heureux que tu peux désirer de l'être.

NADIR.

Mais comment...

ZIMAR.

Silence, Hoang-Pouf revient.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, HOANG-POUF, KANG-CHOU, Muets.

HOANG-POUF, *en entrant aux muets qui le suivent.*

Venez, venez, vous autres. Empoignez-moi ce gaillard-là, et que cela finisse.

NADIR, *aux muets qui tirent leurs sabres.*

Frappez!

HOANG-POUF.

Holà, jeune homme, ce n'est pas à toi à commander ici. (*Aux muets.*) Ecoutez, écoutez, avant de lui faire sauter le pas, j'y veux une petite préparation. (*A Kang-Chou.*) Frappez, dit-il, j'aime bien ce ton d'autorité! (*Aux muets.*) Oui, j'entends qu'on lui applique préalablement soixante coups de bambou sur la plante des pieds.

NADIR, *regardant Zimar.*

Qu'est-ce donc? qu'est-ce donc? est-ce là...

ZIMAR.

Ce n'est rien.

HOANG-POUF.

Non, c'est l'affaire d'un instant. (*Aux muets.*) Dépêchons.

Les Muets font un mouvement.

ZIMAR, *vivement.*

Un moment! arrêtez. (*A demi-voix à Hoang-Pouf.*) Ordonnez qu'on suspende l'exécution de vos ordres. Nadir sans doute a mérité la mort, mais avant qu'il la subisse, il faut absolument que je vous parle.

KANG CHOU, *à part.*

Quel est son dessein?

HOANG-POUF.

Tu veux que je suspende un châtiment si mérité?

ZIMAR, *bas.*

Votre existence en dépend.

HOANG-POUF.

Ah! diable! (*Aux gardes.*) Qu'on le conduise dans le pavillon carré et qu'on l'y renferme jusqu'à nouvel ordre. (*A Nadir.*) Pas d'impatience, jeune homme, ce qui est différé.... (*Aux gardes.*) Allez, allez. (*A Kang-chou, tandis qu'on emmène Nadir.*) Laisse-nous, Kang Chou.

KANG-CHOU.

Mais, seigneur, ma présence peut vous être utile.

HOANG-POUF.

Va-t-en.

KANG-CHOU, *à demi-voix.*

Le dessein du brahme....

HOANG-POUF.

Va-t en.

KANG-CHOU.

Pardon, c'est que je crains...

HOANG-POUF.

T'en iras tu?

KANG-CHOU.

J'obéis. (*à part en sortant.*) J'enrage.

SCÈNE IX.

ZIMAR, HOANG-POUF.

HOANG-POUF, *à lui-même.*

Est-il donc entêté, ce Kang-Chou.

ZIMAR, *affectant de se parler à lui-même.*

Malheureux Hoang-Pouf! fatale destinée.

HOANG-POUF.

Que dit-il là? Eh! mon dieu! de quoi s'agit-il, mon cher Zimar?

ZIMAR.

De votre horoscope. Tous mes calculs sont terminés et j viens d'y découvrir que si Nadir périssait, ce serait pour vous le plus grand des malheurs.

HOANG POUF.

Tu m'effraies! comment cela?

ZIMAR, *lui montrant un grand papier.*

Tenez, voyez.

HOANG-POUF.

Eh! tu sais bien que je n'entends rien à tes chiffres ni à tes ronds.

ZIMAR.

Cependant, dans ces chiffres et ces ronds, je vois enfin distinctement votre étoile. La voilà.

HOANG-POUF.

Cette petite! j'aurais mieux aimé celle-là.

ZIMAR.

La voilà, vous dis-je, avec sa queue.

HOANG-POUF.

Ah! elle a une queue! il n'y a pas de mal à cela, j'imagine.

ZIMAR.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi.

HOANG-POUF.

Eh bien! que dit-elle, mon étoile?

ZIMAR.

Elle dit... Tenez-vous beaucoup à la vie?

HOANG-POUF.

La belle question!

ZIMAR.

Vous la perdrez, si vous ordonnez la mort de Nadir.

HOANG-POUF.

De Nadir!

ZIMAR.

Je viens de découvrir que l'astre qui a présidé à votre naissance, est le même qui, quarante ans plus tard, a présidé aussi à la naissance de ce jeune homme.

HOANG POUF.

Qu'est-ce que cela me fait?

ZIMAR.

Comment? ce que cela vous fait! quand pareille coïncidence arrive, la mort de l'un des deux ne précède jamais que de vingt-quatre heures la mort de l'autre.

HOANG-POUF

Hein? voyons, voyons, comment dis-tu cela? Quoi? si je fais mourir Nadir aujourd'hui...

ZIMAR.

Vous mourrez infailliblement demain.

HOANG-POUF.

Juste ciel! tu me fais frémir! Mais explique-moi donc...

ZIMAR.

Cela ne peut être autrement. Chaque étoile, vous le savez, entraine dans sa sphère d'activité tout ce qui naît sous son influence

HOANG-POUF.

Je le sais, dis-tu!

ZIMAR.

Eh! oui, Seigneur.

HOANG-POUF.

Allons, je le sais, puisque tu me le dis. Tout ce qui naît sous son influence.... continue.

ZIMAR.

D'où il résulte que la trame de votre vie et celle de la vie de Nadir aboutissant ensemble à la même étoile le moindre mouvement de rotation qui accroche l'une accroche l'autre et doit les briser presque en même temps: comprenez-vous?

HOANG-POUF.

Comment, si je comprends? c'est trop clair, parbleu! la trame de Nadir qui s'accroche avec la mienne à la

même étoile, un mouvement de rotation.... c'est juste, cela doit être; mais tu m'avoueras qu'il est fort désagréable de se voir toujours à la veille d'être accroché de cette manière-là.

ZIMAR.

J'en conviens, mais...

HOANG-POUF.

C'est fort mal arrangé, tout cela. N'y avait-il pas assez d'étoiles pour que chacun eût la sienne? que diable! le grand mandarin Hoang-Pouf méritait bien d'en avoir une à lui tout seul. Il y a ici de la lésinerie.

ZIMAR.

Sans doute; mais d'un autre côté vous y gagnez. Avoir à soixante ans une étoile qui vous est commune avec un jeune homme qui n'en a que vingt, qui peut encore en vivre soixante; voyez un peu jusqu'à quel âge sa vie peut mener la vôtre.

HOANG-POUF.

C'est juste; cela peut me mener... Parbleu, il y a pour moi plus de cent pour cent de bénéfice.

ZIMAR.

Certainement. Au reste, ceci n'est qu'entre nous. Il ne faudrait pas que personne sût le mystère de votre étoile, surtout Nadir.

HOANG-POUF.

Non, non, peste, motus pour lui comme pour tout le monde.

ZIMAR.

Comme pour tout le monde, c'est cela. (*A part.*) Fort bien.

HOANG-POUF.

Eh! mon dieu! que se passe-t-il là-bas? on s'agite, on court. Qu'est ce que cela peut être?

SCÈNE X.

LES PRÉCEDENS, KANG CHOU, YAO et plusieurs Esclaves, ensuite NADIR.

KANG-CHOU.

Seigneur, Nadir vient de s'échapper par une fenêtre du pavillon qu'on avait négligé de fermer.

HOANG-POUF.

Juste ciel!

YAO.

Il ne peut être sorti du jardin, les murs sont trop élevés....

HOANG-POUF.

N'importe, courez : le malheureux est capable de se casser le cou tout exprès pour me jouer un mauvais tour. Courez, dispersez-vous, cherchez partout, qu'on me le retrouve vivant; vivant, entendez-vous? vos têtes m'en répondent (*Kang-Chou, Yao et les Esclaves sortent.*) Eh! mon dieu, mon dieu! la moitié de ma vie qui s'expose peut-être! et quand il ne faudrait qu'un petit mouvement de rotation pour accrocher... que vois-je? (*Nadir en courant traverse le théâtre dans le fond.*) C'est lui, le voilà; par ici, mes amis; c'est par cette allée... Ne lui faites pas de mal, pas la moindre égratignure! Entendez-vous? (*A Zimar.*) Vois-tu, vois-tu, là-bas, mon étoile qui file? ah! courons.

Il sort tout hors de lui, suivi de plusieurs esclaves qui sont accourus à ses cris.

SCÈNE XI.

ZIMAR, *en scène*: YAO et OALI, *dans la coulisse.*

ZIMAR, *d'abord seul.*

Fort bien. Grâce à la crédulité de l'imbécille Mandarin et à cet excessif désir de vivre qui le distingue, Nadir est sauvé, s'il ne se perd pas lui-même.

YAO, *de loin dans la coulisse.*

Oali? Oali?

OALI, *aussi dans la coulisse.*

Tout-à-l'heure, tout-à-l'heure.

ZIMAR, *se retournant.*

Oali! serait-ce cette jolie esclave qui accourt de ce côté?

SCÈNE XII.

ZIMAR, OALI.

OALI, *accourant et regardant autour d'elle.*

O mon dieu! n'est-ce pas lui que je viens d'apercevoir dans ce jardin?

ZIMAR.

Qui cherchez-vous, ma belle?

OALI.

Nadir.

ZIMAR.

Nadir! quel intérêt prenez-vous à ce jeune homme?

OALI.

C'est lui que j'aime, c'est lui qui voulait m'épouser, quand la disgrâce de son père, leur exil à tous deux, ont désespéré la pauvre Oali.

ZIMAR.

Vous êtes Oali? l'amour et le tourment d'Hoang-Pouf! Je ne reviens pas de mon étonnement! mais quel sera celui de Nadir, quand il apprendra que sa bien-aimée est si près de lui!

OALI.

Nadir est ici! Ah! mon dieu! il a donc voulu se perdre! S'il est reconnu du mandarin, sa mort est certaine.

ZIMAR.

Rassurez-vous, vous voyez Zimar, l'ami de son père et le sien.

OALI.

Tu es son ami! Mais il court le plus grand danger.

ZIMAR.

Non, Nadir est sauvé.

OALI.

Tu as donc favorisé son évasion?

ZIMAR.

Il est encore dans ce palais.

OALI.

Dans ce palais! et il est sauvé, dis-tu?

ZIMAR.

Je puis maintenant vous en répondre.

OALI.

Pourrai-je le voir?

ZIMAR.

Vous le verrez.

OALI.

Je le verrai!

ZIMAR.

Oui, et j'espère bien vous réunir pour toujours.

OALI.

Mon cher Nadir me serait rendu ! oh ! j'en mourrai de joie !

ZIMAR.

Modérez, de grâce....

OALI.

C'est que j'étais si loin de m'attendre....

ZIMAR.

Voulez-vous m'écouter, Oali.

OALI.

Oui, oui, je t'écoute.

ZIMAR.

Point tant d'empressement. Attendez patiemment un instant favorable. Commencez par ne plus tourmenter Hoang-Pouf de vos rigueurs ; flattez même son amour.

OALI.

Flatter son amour ! mais c'est impossible.

ZIMAR.

Nadir sera le prix de cet effort.

OALI.

Nadir ! tu me le promets?

ZIMAR.

Soyez-en sûre.

OALI.

Eh bien ! je vais adorer le mandarin, si je le puis sans rire.

ZIMAR.

Il faut faire plus ; s'il veut vous céder à Nadir, il faut d'abord vous y opposer.

OALI.

Y penses-tu, Zimar? il va me prendre au mot.

ZIMAR.

Non.

OALI.

Hoang-Pouf serait assez généreux pour servir son rival!

ZIMAR.

Tenez, le voici qui vient de ce côté.

OALI.

O mon dieu ! et c'est pour cette figure-là que tu me conseilles d'être aimable ! je me sauve.

OALI, *à part.*

A la bonne heure!

ZIMAR.

Vous n'en avez plus le temps, il vous verrait fuir. Cachez-vous là, vous l'entendrez, et peut-être cesserez-vous de craindre pour Nadir.

Oali court se cacher sous le berceau.

SCÈNE XIII.

HOANG-POUF, ZIMAR; OALI, *cachée.*

HOANG-POUF, *respirant.*

Ah!

OALI, *cachée.*

Oh! la drôle de mine!

HOANG-POUF.

On l'a retrouvé, enfin.

ZIMAR.

Tant mieux, Seigneur, pour votre tranquillité.

HOANG-POUF.

Il fallait le voir courir autour de la pièce d'eau. J'ai vu le moment qu'il allait s'y précipiter, si je ne m'étais dépêché de lui crier de loin qu'il aurait la vie sauve. Tu penses bien, Zimar, que je lui tiendrai parole.

OALI, *cachée.*

Bon!

HOANG-POUF.

J'ai même envie, pour toute punition de son insolence, de réduire à trente les soixante coups de bambou qu'il devait recevoir, et cela sera fini.

OALI, *avec effroi.*

Juste ciel!

ZIMAR, *vivement.*

Y pensez-vous, seigneur? Trente ou soixante, ce serait pour le faire périr.

HOANG-POUF.

Bon! tu crois que bien légèrement appliqués...

ZIMAR.

Il n'y résisterait pas.

HOANG-POUF.

Il est donc bien délicat. Allons, je supprime le bambou.

HOANG-POUF.

Et vous faites bien. Car autant vaudrait tout de suite lui faire couper la tête.

ZIMAR.

Ne parle donc pas comme cela! Tu me fais frissonner. Oui, j'irai faire couper une tête qui est presque sur mes épaules, à laquelle tient la mienne!

OALI, *à part.*

Je respire!

HOANG-POUF, *se retournant.*

Qui est-ce qui respire ici! (*Appercevant Oali dont la tête seule s'avance au bord du berceau.*) Hé!

OALI, *restant immobile à sa place.*

Il m'a vue, que va-t-il dire?

HOANG-POUF, *riant.*

Eh! eh! eh! Vois donc, Zimar ... Nous parlions de tête. Eh! eh! eh!... que dis-tu de celle-là?

ZIMAR.

Elle est fort bien. Serait-ce là cette Oali dont vous me parliez?

HOANG-POUF.

Précisément. (*à Oali.*) Eh! mais, viens donc, Oali, est-ce que l'on ne dit rien à Hoang-Pouf, à l'astre du Chékiang?

OALI.

Pardon, mes yeux n'osent fixer... (*A part.*) Quel astre, bon dieu.

HOANG-POUF.

Que faisais-tu là?

OALI, *sortant du berceau.*

Seigneur, je.... je t'avais entendu crier, j'avais vu de loin ton agitation, et croyant que tu courais quelque danger, mon inquiétude m'avait fait accourir pour m'assurer de la vérité.

HOANG-POUF.

Ton inquiétude, belle enfant!... tu me charmes! (*à Zimar*) Elle me charme. J'en suis comme un imbécille. (*à Oali.*) Laisse-nous, Oali Va mon amour, tu ne seras pas fâchée de t'être inquiétée pour moi. Va, va...

OALI, *à part, en s'éloignant.*

Je ne sais en vérité ce que je dois espérer. *Elle sort.*

HOANG-POUF, *à Zimar.*

Elle s'inquiétait, la pauvre petite! tu verras, Zimar,

qu'elle finira par être folle de moi. (*bruit dans la coulisse.*) Ah! voici qu'on nous amène Nadir. (*d'un air alarmé.*) Oh! mais vois donc, vois donc, mon ami! comme il est pâle! comme sa figure est toute.... Cela m'inquiète, à mon tour, Allons, il faut absolument que je songe aux moyens de l'égayer.

SCÈNE XIV.

ZIMAR, HOANG-POUF, NADIR, KANG-CHOU, YAO, Esclaves, Gardes.

HOANG-POUF, *allant au devant de Nadir.*

Ah! mon cher Nadir, rassure-moi vîte : comment te portes-tu ?

NADIR.

Hoang-Pouf, finissons. Si tu veux ma tête, je te l'apporte.

HOANG-POUF.

Allons, voilà qu'il me jète sa tête à la tête! (*A Nadir.*) Oui, certainement, je la veux; je ne peux pas m'en passer de ta tête ; mais à la place où elle est, mon ami.

NADIR, *regardant Zimar.*

A la place.... (*A Hoang-Pouf.*) Je ne te comprends pas.

HOANG-POUF, *regardant Zimar.*

Je le crois bien. (*A Nadir.* Pourvu que je te laisse la vie et que je te la rende agréable, tu n'as pas besoin d'y rien comprendre. (*aux gardes.* Retirez-vous.

KANG CHOU.

Mais pourquoi donc, seigneur, cette nouvelle résolution ?

HOANG-POUF.

Pourquoi? (*à Zimar.*) Voilà l'autre curieux. (*à Kang-Chou*) Visir, j'ai mes raisons que tu ne dois pas savoir non plus. (*se retournan' pour appeler*) Yao, ici.

Yao s'approche et il lui parle.

NADIR, *à part*

Je commence à croire que Zimar avait raison. Ma foi, rassurons-nous et voyons ce que cela deviendra.

HOANG POUF, *à Yao.*

Oui, oui, les meilleurs mets, les vins les plus fins, les plus beaux fruits. Va promptement. Ah! dis aussi à toutes

mes femmes de venir. Il faut égayer le repas. (*Revenant à Nadir.*) Mon garçon; tu sauras que voici l'heure où je dîne, et tu dîneras avec moi.

NADIR.

Moi!

HOANG-POUF.

Oui, toi, je veux que tu manges, parce qu'on ne vit pas sans cela. (*à Kang-Chou.*) Tu me regardes, Kang-Chou. Mais ne te chagrine pas, mon ami. Il ne te fera pas tort auprès de moi; sois tranquille, c'est entre nous à la vie et à la mort, entends-tu? rappelle-toi bien cela (*se retournant*) Ah! bon, voilà....

SCÊNE XV.

Les Précédens, YAO, Esclaves.

Yao entre avec d'autres esclaves qui apportent une table toute servie.

HOANG-POUF, *à Yao.*

Oui, sous ce berceau. Nadir y sera commodément et au frais.

KANG-CHOU, *à part.*

Rien n'égale mon étonnement!

HOANG-POUF.

Allons, Nadir, reviens de tes frayeurs.

NADIR.

Tu ne veux donc plus me faire mourir.

HOANG-POUF.

Non, certes. Le supplice auquel il me plaît maintenant de te condamner, c'est de faire bonne chère avec moi. Je ne plaisante pas. Demande à Zimar.

KANG-CHOU, *à part.*

Cela vient de Zimar, je m'en doutais.

ZIMAR.

Oui, Nadir; je connais le magnifique Hoang-Pouf, c'est très-sérieusement qu'il te parle. Il veut que tu sois heureux.

HOANG-POUF, *à Zimar.*

Et surtout qu'il vive bien et long-tems. (*à Nadir.*) Jeune homme, depuis hier en prison, j'imagine que l'appétit ne doit pas te manquer.

NADIR.

Il est extrême, je ne te le cache pas.

HOANG-POUF.

Bien, bien. C'est tout ce que je desire. Oui, tu vas devenir un second moi-même et tu peux me demander tout ce que tu voudras, je te l'accorderai.

ZIMAR, *à Nadir qui le regarde tout stupéfait.*

Oui, Nadir, il te l'accordera.

NADIR, *à part.*

Parbleu! je veux voir... (*à Hoang-Pouf.*) Eh bien! avant de nous mettre à table, débarrasse-moi d'un aspect qui troublerait le plaisir que je puis y prendre.

HOANG-POUF.

Parle, quel est cet aspect?

NADIR.

Ce lâche calomniateur de mon père, l'auteur de sa disgrâce, choque ici ma vue.

ZIMAR, *à part.*

Bien!

HOANG-POUF.

Celui-là? Eh! que ne parlais-tu? il est à ta disposition, mon ami. Fais-le renfermer, bâtonner, étrangler même, si cela t'amuse, je te l'abandonne.

KANG-CHOU.

O ciel!

NADIR.

Son exil me suffira.

HOANG-POUF.

Tu es trop bon; mais c'est ton affaire.

YAO, *rentrant.*

Voici, seigneur....

HOANG-POUF, *à Yao.*

Paix. (*Se retournant.*) Gardes qu'on arrête Kang-Chou, et qu'on le conduise à la tour.

KANG-CHOU.

Mais, seigneur...

HOANG-POUF.

A la tour.

KANG-CHOU.

Mais, à l'instant même, vous m'assuriez encore que c'était entre nous à la vie et à la mort.

HOANG-POUF.

C'est vrai ; mais à présent c'est à la tour.

KANG-CHOU, *à part, tandis qu'on l'emmène.*

Maudit bramine, je te dois cela.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, excepté KANG-CHOU.

YAO.

Seigneur, vos femmes sont là, à deux pas. J'attends vos ordres.

HOANG-POUF.

Un moment. (*A Nadir.*) Parle, Nadir, y a-t-il encore ici quelqu'un qui t'offusque? (*Montrant Yao.*) Cet autre, par exemple; sa mine ne promet rien de bon.

Yao tombe à genoux.

NADIR, *après l'avoir regardé.*

Il est bien laid!

HOANG-POUF, *à Yao.*

Tu es bien laid, dit il, ainsi tu vas....

NADIR.

Mais il ne me déplaît pas.

HOANG-POUF.

C'est différent. (*A Yao.*) Tu es laid, mais tu ne lui déplais pas; lève-toi et remercie le ciel et Nadir.

YAO.

Aimable jeune homme!

NADIR, *à part.*

Je doute si je veille.

HOANG-POUF, *en riant, à Zimar.*

Son étonnement me divertit. (*A Yao, qui sort aussitôt.*) Yao, fais approcher mes femmes. (*A Nadir, lui montrant la table.*) Eh bien! Nadir.

Il va s'asseoir.

NADIR.

Allons, puisque tu le veux.

Il s'assied.

HOANG-POUF.

A la bonne heure. (*A Zimar.*) Zimar, à table aussi. Au plus pressé d'abord.

Il présente un verre à Nadir.

NADIR.

Ma foi, bien volontiers; à ta santé, Hoang-Pouf.

HOANG-POUF.

A la tienne, c'est la même chose.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, YAO, *rentrant avec les femmes, excepté* OALI.

HOANG-POUF.

Ah! les voici. Approchez, approchez, mes poulettes. (*Cherchant des yeux.*) Mais je ne vois pas... où est-elle donc?

YAO.

Seigneur, je l'ai laissée occupée à composer un bouquet des plus belles fleurs; elle va venir.

HOANG-POUF.

Un bouquet!

YAO.

C'est pour vous, seigneur.

HOANG-POUF.

Tu crois! Oh! en ce cas, Nadir, regarde bien toutes celles qui sont ici; comment les trouves-tu?

NADIR, *commençant à manger.*

Charmantes, seigneur.

HOANG-POUF.

Eh bien! je te permets de faire un choix.

NADIR.

Je te remercie, Hoang-Pouf, nulle autre que celle que je regrette, ne saurait me séduire.

HOANG-POUF.

Allons, tu badines!

NADIR.

Oh! si je savais dans quelle ville, dans quel harem de l'Asie les pirates qui l'ont enlevée, ont pu la conduire.

HOANG-POUF.

Tu irais la chercher peut-être, au risque de... es-tu fou? c'est moi qui m'en charge, mon ami. Tu me diras son nom, son signalement, et quelque part qu'on la retrouve, dût-elle me coûter la moitié de mes trésors, elle te sera rendue.

NADIR.

Il serait possible ! et pourquoi n'irais-je pas moi-même ?

HOANG-POUF.

Eh non, eh non ! Il n'aurait qu'à t'arriver des accidens en route, des voitures versées, des brigands, des... non, non, reste ici, bois, mange et sois tranquille.

NADIR, *à lui-même.*

Mais, comment Zimar a-t-il pu faire... Allons, n'importe, profitons toujours du bien qui se présente.

Il mange avec avidité.

HOANG-POUF, *le remarquant.*

Ah ! bien. Voilà comme je voulais te voir. (*)

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, Troupe d'Eunuques dansant.

BALLET.

Les femmes, auxquelles viennent se joindre plusieurs Eunuques, dansent, pendant qu'Hoang-Pouf et Nadir mangent. Yao, observant attentivement son maître, ne manque pas, chaque fois qu'il boit, de faire un signal qui fait cesser tout-à-coup la danse et la musique. Alors les danseurs restent immobiles dans la position où ils ont été interrompus, et ne reprennent leur mouvement que quand Hoang-Pouf a vidé son verre. Nadir témoigne son étonnement de cette manœuvre.

NADIR, *montrant les danseurs.*

Que signifie, seigneur...

HOANG-POUF, *à Nadir.*

C'est un ordre établi pour que je boive toujours sans distraction.

Dans un moment où le ballet est le plus animé, Hoang-Pouf remarque avec inquiétude l'extrême avidité que Nadir montre en mangeant.

Eh bien, eh bien ? qu'est-ce que tu fais là ?

NADIR, *la bouche pleine.*

Je mange.

(*) NOTA. Si l'on veut supprimer le Ballet, il suffira de passer tout de suite de cette réplique à celle-ci : *Eh bien, eh bien ? qu'est-ce que tu fais là ?*

HOANG-POUF.

Je le vois bien, mais... (*A Zimar.*) Le malheureux va se donner une indigestion. (*A Nadir.*) Doucement donc, doucement. (*Aux danseurs.*) Arrêtez, arrêtez. (*On cesse de danser.*) Tenez, tenez, le voilà qui s'étrangle! il va... (*Se levant avec effroi.*) Nadir! Nadir!

NADIR, *achevant d'avaler.*

Laissez... voilà... pardon; j'éprouvais un tel besoin... mais voilà qui s'appaise.

HOANG-POUF, *se rasseyant.*

C'est fort heureux. (*A Zimar.*) Il avait raison de parler de son appétit. (*A Nadir.*) Comment te trouves-tu?

NADIR.

Parfaitement.

HOANG-POUF.

Ah! tant mieux; mais bois vîte là-dessus, crois-moi. (*A part, tandis que Nadir boit.*) Je respire! (*Voyant entrer Oali.*) Ah! la voilà donc enfin.

SCENE XIX.

OALI et les PRÉCÉDENS.

Nadir, encore occupé à table, n'apperçoit pas d'abord Oali.

HOANG-POUF, *à Oali qui s'approche un bouquet à la main.*

Eh! arrive donc, ma belle amie. (*Oali présente un bouquet à Hoang-Pouf.*) Quoi! c'était pour moi que tu composais ce joli bouquet! approche, ma toute aimable; viens, mon ange; viens, ma petite étoile du matin! sois pour l'heureux Hoang-Pouf ce que la rosée du ciel....

NADIR, *appercevant Oali.*

Que vois-je? Oali!

Il court à elle.

OALI, *bas à Nadir.*

Mon cher Nadir, prends donc garde.

HOANG-POUF, *venant les séparer.*

Eh bien! eh bien! Quest-ce qu'il lui prend? Ah! çà, dis-moi donc, Nadir, quelle diable de lubie....

NADIR.

Seigneur, voilà celle que j'aime. Rends-moi ma chère Oali.

HOANG-POUF.

Non, parbleu ! Je t'ai dit de choisir parmi toutes les autres ; mais celle-ci, c'est impossible, je ne peux pas.

NADIR.

Je veux mon Oali, ou la mort.

HOANG-POUF.

Ni l'une, ni l'autre. Oali m'appartient, ta vie aussi, et toutes deux me sont trop chères pour que je te les sacrifie. (*à Zimar.*) Fais-lui donc entendre raison, Zimar.

ZIMAR.

Nadir, tu as tort. Tu ne peux forcer l'illustre mandarin Hoang-Pouf à te céder celle qu'il adore.

HOANG-POUF.

Que j'adore, c'est le mot.

NADIR.

Juste ciel ! sous quelle malheureuse étoile ai-je reçu le jour?

HOANG-POUF.

Ton étoile ! je te conseille de te plaindre. Sans elle, ma foi.... (*à Zimar.*) Il parle de son étoile !..

ZIMAR, *à Hoang-Pouf.*

Il ne sait ce qu'il dit. (*à Nadir.*) Dans ta situation, jeune homme, on se tait.

HOANG-POUF, *à Nadir.*

On se tait.

ZIMAR.

On souffre.

HOANG-POUF, *de même.*

On souffre.

ZIMAR, *appuyant avec intention.*

On meurt, s'il le faut.

HOANG-POUF, *de même d'abord.*

On meurt.... Ah ! doucement, ne confondons point. On se tait, on souffre, mais on ne meurt pas. (*à part.*) Ce ne serait pas là mon compte.

ZIMAR, *vite et bas à Nadir.*

Feins de vouloir te donner la mort.

NADIR, *qui a compris Zimar.*

Hoang-Pouf, je ne puis vivre sans Oali. Veux-tu me la rendre ?

HOANG-POUF.

Non.

NADIR.

C'est donc ma mort que tu veux ?

HOANG-POUF.

Non.

NADIR.

Adieu donc, ma chère Oali.

Il saisit un couteau sur la table, et paraît vouloir s'en frapper.

OALI, *avec un cri d'effroi.*

Nadir !

HOANG-POUF, *à Nadir.*

Malheureux ! veux-tu bien laisser ce fer meurtrier ? Tu me tues, tu m'assassines, mon ami ! Eh parbleu ! la voilà, elle est à toi.

OALI, *à part, sur un coup d'œil de Zimar.*

J'ai compris. (*haut.*) Hoang-Pouf, demande-moi donc si j'y consens.

HOANG-POUF.

Hein ! que veux-tu dire !

OALI.

Nadir n'a ni rang ni dignités qui flattent mon ambition. Tu as sur lui cet avantage, et c'est toi que je préfère.

HOANG-POUF.

Allons, voilà l'autre ! (*à Nadir.*) Si elle me préfère, cependant....

NADIR, *voulant encore se frapper.*

Puisqu'il est ainsi....

HOANG-POUF, *effrayé.*

Attends donc, attends donc ! il faut qu'elle m'obéisse. (*à Oali.*) Ah ! çà, veux-tu bien ne pas me préférer ? Mais vois donc comme je suis laid.

OALI.

Nimporte.

HOANG-POUF, *à Nadir.*

Je veux lui persuader que je suis laid. (*A Oali.*) Pas de résistance ! ma petite, par toute l'autorité que j'ai sur toi, je t'ordonne d'épouser Nadir.

OALI.

Non.

HOANG-POUF.

Mais laisse-moi donc finir. Et pour qu'il soit digne de toi, je le fais mon premier visir. Puisque tu veux des dignités, en voilà une, je pense.

OALI, *courant dans les bras de Nadir.*

Ah! mon cher Nadir!

HOANG-POUF.

Que diable! on a bien de la peine... (*à Zimar.*) Je l'ai, j'espère, échappé belle; j'ai vu le moment où le drôle... (*à Nadir.*) Tu ne t'es pas blessé, au moins.

NADIR.

Non, seigneur. Mais si tu te repentais de m'avoir cédé Oali...

HOANG-POUF.

Le ciel m'en préserve. Garde-la, garde-la, mon ami; aussi bien mon amour est tout-à-fait passé.

NADIR.

Ah! seigneur, comment reconnaître...

HOANG-POUF.

Tais-toi donc, tu ne me dois rien du tout; c'est mon étoile, ou plutôt c'est la tienne... non, c'est la nôtre qui... il suffit. Sois content, vis en paix, et surtout porte-toi bien, je ne t'en demande pas davantage. Allons, que tout le monde ici répète avec moi...

TOUS LES ESCLAVES.

Vive Hoang-Pouf!

HOANG-POUF.

Non, non, vive Nadir! cela m'arrange également..

TOUS LES ESCLAVES.

Vive Nadir!

Pendant ces dernières repliques, on a apporté un riche pavoi surmonté d'un parasol. Hoang-Pouf s'y assied. Oali et Nadir marchent à ses côtés; les femmes et tous les esclaves leur forment cortége en dansant autour d'eux, et le tout se termine par un tableau grotesque.

FIN.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.

PQ
2203
C33M3

Caigniez, Louis Charles
Le mandarin Hoang-Pouf

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY